

L'orthodoxie en France : histoire et situation présente

L'actualité récente a rapporté des événements importants concernant le christianisme orthodoxe en France¹ : l'inauguration en deux temps, à l'automne dernier, du centre spirituel et culturel orthodoxe russe à Paris, celle du centre spirituel et culturel orthodoxe russe à Strasbourg, le 19 mai, la Journée de l'orthodoxie, le 5 juin à Paris ; dans un avenir proche, en 2018, se tiendront le 3^e Salon du livre orthodoxe, à Paris, et, dans le sud-est de la France, le XVI^e Congrès orthodoxe d'Europe occidentale. Avec la parution de *l'Annuaire 2017 de l'Église orthodoxe*, c'est l'occasion de revenir sur les deux siècles d'histoire de l'orthodoxie en France et d'évoquer sa situation présente.

Il y a deux siècles

Aux époques moderne et contemporaine, jusqu'au XIX^e siècle, les célébrations orthodoxes en France furent exceptionnelles, à l'occasion du déplacement d'un souverain, comme lors du séjour du tsar Alexandre 1^{er} à Paris en 1814, ou dans le cadre de l'ambassade de Russie au XVIII^e siècle. Une communauté grecque s'est installée en Corse au XVII^e siècle, puis s'est fixée à Cargèse au XVIII^e siècle où elle a édifié l'église Saint-Spiridon au siècle suivant. Le rite orthodoxe y est toujours célébré, mais la communauté a été rattachée à l'Église catholique.

C'est en 1816, qu'un lieu de culte, de tradition orthodoxe russe, est ouvert durablement à Paris, rue de Berri, dans le 8^e arrondissement. Peu après, en 1821,

¹ Par orthodoxe, il faut entendre les Églises orthodoxes chalcédoniennes (qui ont accepté les décisions du IV^e concile œcuménique de Chalcédoine en 451), qui sont quatorze à être autocéphales, c'est-à-dire pleinement indépendantes tout en étant en communion, dans le monde. On y adjoint parfois, à tort, les Églises dites orthodoxes orientales, ou préchalcédoniennes, comme les Églises arménienne, copte, éthiopienne et syriaque, qui ne sont pas en communion avec les Églises orthodoxes chalcédoniennes.

à Marseille, une chapelle orthodoxe est ouverte pour la communauté grecque de la cité phocéenne. Toujours à Marseille, en 1834, une première église orthodoxe grecque, dédiée à la Dormition de la Mère de Dieu, est construite, puis reconstruite en 1845.

La deuxième moitié du XIX^e siècle voit la construction de plusieurs églises, essentiellement à Paris et sur la Côte d'Azur où l'aristocratie russe séjournait volontiers, tout d'abord à Nice en 1859, l'église Saint-Nicolas-et-Sainte-Alexandra. Elle fut suivie par l'édification de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky à Paris, rue Daru dans le 8^e arrondissement, terminée en 1861. D'autres constructions suivirent, en majorité russes : à Pau (1867), à Menton et à Biarritz (1892), à Cannes (1894), puis la cathédrale Saint-Nicolas à Nice en 1912. La communauté orthodoxe roumaine à Paris ouvre une première paroisse en 1853, puis acquiert en 1882 une église rue Jean-de-Beauvais dans le Quartier latin, laquelle fut consacrée en 1892 aux Saints-Archanges. Les orthodoxes grecs font bâtir à Paris, en 1895, la cathédrale Saint-Etienne, rue Bizet dans le 16^e arrondissement.

Un développement rapide au XX^e siècle

Mais ce sont les migrations du XX^e siècle, provoquées par les aléas de l'histoire et des événements tragiques, qui amènent un enracinement durable et une diffusion de l'orthodoxie en France. C'est d'abord l'émigration russe, après la Révolution de 1917, qui constitue longtemps le plus grand nombre d'orthodoxes. On estime qu'environ 200 000 réfugiés se sont établis en France et l'on compte jusqu'à 200 lieux de culte de tradition russe ouverts, une partie notable provisoirement, durant la période de l'Entre-deux-guerres. S'y ajoute l'émigration grecque, notamment de l'Asie Mineure et du Pont-Euxin dans les années 1920, ainsi qu'une petite communauté géorgienne qui s'installe aussi à la même période à Paris, puis, après la Seconde Guerre mondiale, des nouveaux-venus viennent des Balkans, notamment de Yougoslavie et de Roumanie. Durant les années 1980 un nouveau courant venant du Proche-Orient, principalement du Liban, amène de nouveaux orthodoxes rattachés au Patriarcat d'Antioche.

Un rayonnement théologique et intellectuel mondial

Cette émigration apporte avec elle un enrichissement culturel considérable pour la France, on le connaît dans le domaine artistique, mais l'apport est aussi philosophique, avec Nicolas Berdiaev par exemple et son influence sur le personnalisme, mais également théologique avec des retombées œcuméniques. L'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge à Paris, fondé en 1925, au sein de l'Archevêché russe, le premier établissement d'enseignement orthodoxe en Europe occidentale, a un rayonnement à l'échelle mondiale au sein de l'orthodoxie, celui-ci s'étend même par-delà les frontières du christianisme orthodoxe. C'est ce que l'on a appelé « l'École de Paris », avec les remarquables figures, entre autres, des pères Serge Boulgakov, Nicolas Afanassiev, Georges Florovsky, Alexandre Schmemmann, Jean Meyendorff, mais aussi de Paul Evdokimov et d'Olivier Clément, ou encore, en-dehors de l'Institut Saint-Serge, de Vladimir Lossky et de Léonide Ouspensky. Toutes ces personnes ont œuvré en France à une redécouverte des racines de l'orthodoxie. De nombreux ouvrages ont été publiés, notamment en français. Un héritage prestigieux qui est devenu aujourd'hui universel.

Cette dynamique a favorisé les relations œcuméniques et de nombreux échanges avec les catholiques et les protestants qui découvrent les icônes et les traditions vocales orthodoxes, polyphoniques et monodiques. C'est ainsi que Paul Evdokimov et le père Nicolas Afanassiev furent des observateurs invités au concile de Vatican II, et qu'en 1998, Olivier Clément a écrit la méditation pour le chemin de croix du vendredi saint effectué par le pape à Rome.

Des saints qui illustrent un rayonnement également spirituel

Cet enracinement a aussi produit de beaux fruits dans l'ordre de la sainteté. Plusieurs figures orthodoxes ayant vécu en France ont été canonisées, tandis que d'autres ont laissé un souvenir de très grande spiritualité, voire de sainteté. C'est ainsi qu'en 2004, le Patriarcat de Constantinople a canonisé Mère Marie Skobtsov, son fils Georges, le père Dimitri Klépinine, Ilya Fondaminsky, tous les quatre morts en déportation lors de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que le père Alexis Medvedkov, prêtre à Ugine, en Savoie, jusqu'à son décès en 1934, dont la dépouille fut retrouvée incorrompue 22 ans plus tard. D'autres saints ont séjourné quelques années en France, comme le père Grégoire Péradzé, premier prêtre de la paroisse géorgienne Sainte-Nino à Paris, de 1931 à 1939, qui meurt

fin 1942 à Auschwitz, qui a été canonisé par les Églises de Géorgie et de Pologne ; c'est aussi le cas de saint Jean (Maximovitch) de Shanghai et de San Francisco, archevêque russe, connu pour ses dons dont celui de thaumaturge, qui demeura en France dans les années cinquante. En 2017, l'Église orthodoxe serbe a canonisé Jacques de Tuman, qui vécut en France où il obtint deux doctorats, l'un à Paris, l'autre à Montpellier, puis devint moine dans les années 1930 en Serbie où il mourut en 1946 des suites de violences qui lui furent infligées notamment de la part de communistes. De nombreuses figures orthodoxes de grande spiritualité ont aussi vécu en France, comme l'archimandrite Sophrony (Sakharov), disciple de saint Silouane de l'Athos, qui séjourna à Paris de 1922 à 1925, puis se rendit au Mont-Athos où il devint moine ; en 1947, il revint en France, d'où il partit en 1959 pour fonder un monastère à Maldon en Angleterre.

Parmi ces figures, le parcours et la personnalité marquante de Mère Marie Skobtsov ont touché de très nombreuses personnes de différentes confessions et par-delà des non croyants. Née en 1891 dans une famille aristocratique, elle devient lors de la Révolution de 1917, la première femme maire d'une ville en Russie. Mais opposante au régime, elle se retrouve sur les routes de l'Europe avec son second mari et ses enfants. Elle arrive finalement à Paris en 1923. Différents événements et sa foi l'amènent à devenir moniale en 1932 sous le nom de Mère Marie. Elle choisit de rester à Paris pour y exercer une action caritative envers les démunis de l'émigration russe. C'est ainsi qu'elle crée en 1935 un foyer au 77 rue de Lourmel dans le 15^e. C'est aussi un centre religieux, une petite église y est construite, et intellectuel. Mère Marie nourrit, écrit, brode, dessine. Lors de la Seconde Guerre mondiale, le centre aide les réfugiés et les persécutés. En juillet 1942, Mère Marie parvient à sauver des enfants du Vélodrome d'hiver. Toutes ces actions lui vaudront, bien des années après, le titre de « Juste parmi les nations » décerné par le mémorial Yad Vashem. En 1943, suite à une dénonciation, elle est arrêtée et déportée au camp de Ravensbrück. Là, elle est au cœur d'un groupe de prière dans lequel se trouve notamment Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Mère Marie soutient, reconforte, prie. Mais le vendredi saint de l'année 1945, le 31 mars, elle est gazée, peut-être en prenant la place d'une autre personne. Le 31 mars 2016, la mairie de Paris a inauguré une rue à son nom dans le 15^e arrondissement, ainsi la mémoire de l'émigration russe, de sa foi, de son rayonnement et de ses sacrifices, à travers la vie de Mère Marie Skobtsov, est publiquement reconnue et inscrite dans la géographie de la capitale française.

Naissance et développement de l'orthodoxie francophone

L'orthodoxie en France manifeste la diversité de ses origines, même si la tradition russe est prédominante. Si la foi est la même, si les offices religieux sont les mêmes, si le cycle liturgique est le même, il existe par contre des usages différents qui jouent sur des détails et des traditions chorales distinctes allant des polyphonies russes et ses nombreuses écoles aux monodies byzantines, orientales et arabes, en passant par des intermédiaires balkaniques, jusqu'à des traditions particulières comme le chant géorgien.

Elle s'est acclimatée au pays et à la langue. Les textes ont été traduits, à plusieurs reprises, afin d'être compris par les générations nées en France et par les Français qui sont devenus orthodoxes. Un énorme travail a été accompli et se poursuit pour l'adaptation du chant liturgique, de nombreuses personnes, citons juste Maxime Kovalevsky, y investirent leurs compétences. La première paroisse francophone fut créée en 1928. Son premier recteur était le père Lev Gillet, qui signait ses ouvrages « un moine de l'Eglise d'Orient ». Parmi les fidèles se trouvaient Paul Evdokimov, Evgraph et Maxime Kovalevsky, Vladimir Lossky, Elisabeth Behr-Sigel, qui vient du protestantisme où elle fut quelques temps pasteur. Le nombre des paroisses francophones augmentent doucement après la Seconde Guerre mondiale, elles forment le plus grand nombre aujourd'hui, tandis que l'on rencontre le bilinguisme dans d'autres, un bon nombre également, alors que d'autres encore maintiennent la langue de la tradition d'origine. Il existe aussi quelques groupes non-canoniques, c'est-à-dire non reconnus par les Eglises orthodoxes historiques dans le monde, qui se réclament de l'orthodoxie.

Dans le même temps, les différentes juridictions canoniques présentent en France mettent en place une instance de coopération et de représentation à l'échelle nationale. En 1967 est fondé le Comité inter-épiscopal orthodoxe qui devient, en 1997, l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, laquelle est présidée par le métropolite à la tête de la Métropole grecque qui relève du Patriarcat œcuménique de Constantinople.

La situation actuelle : une croissance qui se poursuit

L'effondrement du communisme en Europe de l'Est au début des années 1990 bouleverse et dynamise aussi le monde orthodoxe, dont la France. Les frontières

s'ouvrent et un nombre important de personnes originaires de pays de tradition orthodoxe dans la partie orientale de l'Europe, notamment de Roumanie, de Moldavie, d'Ukraine, de Russie, de Bulgarie, viennent s'installer de manière temporaire ou définitive en Europe occidentale. Cette évolution de la situation suscite de nouveaux défis : l'encadrement pastoral, la formation de nouvelles paroisses, l'adaptation des paroisses existantes à une nouvelle donne sociologique très diversifiée, les questions caritatives et plus simplement d'assistance liées à une intégration dans le pays, parfois compliquée, en sachant que la plupart des clercs et des fidèles actifs dans les paroisses orthodoxes sont des bénévoles. D'autres questions se posent, comme celle de la langue, mais aussi des relations entre les paroisses dont les membres ont des origines géographiques et culturelles différentes.

Cette croissance se traduit par la construction d'églises ou l'achat de chapelles ou d'églises non utilisées par les catholiques. En outre, deux nouveaux centres d'enseignement ont été fondés : le Séminaire orthodoxe russe en France, en 2009, par le Patriarcat de Moscou, le Centre Dumitru Staniloae, inauguré la même année au sein de la Métropole roumaine.

Vers un doublement du nombre des lieux de culte en une génération ?

Les conséquences les plus visibles de cet essor sont l'augmentation du nombre des fidèles et de celui des lieux de culte en France. Au début des années 2000, on comptait environ 160 paroisses et lieux monastiques. Le nombre s'est accru rapidement. Selon l'[Annuaire de l'Église orthodoxe](#) publié en 2017, on recense actuellement 278 lieux de culte, monastères inclus (une vingtaine), ils étaient 238 en 2010. A ce rythme, on est fondé à estimer qu'en une génération, depuis le début du présent siècle, le nombre des lieux de célébration orthodoxe doublera, peut-être même largement. Le nombre des évêques (10), ainsi que des prêtres et des diacres (330 pour les deux) a lui aussi augmenté. La juridiction ayant aujourd'hui le plus grand nombre de paroisses est la Métropole roumaine (91).

La question du nombre des croyants est très discutée. Le chiffre de 200 000 était avancé jusque dans les années 1990 pour la France. Il est incontestablement supérieur aujourd'hui. L'[Annuaire 2017](#) pose celui de 500 000. Dernièrement, [un article du quotidien La Croix](#) mentionnait même 700 000 orthodoxes. Bien sûr, comme dans toutes les confessions, tout dépend des critères de ce que l'on

nomme un croyant. Si l'on recense juste ceux qui se rendent régulièrement à une célébration religieuse, ils sont moins nombreux, sans doute plusieurs dizaines de milliers. Ensuite, s'y ajoutent ceux qui y viennent occasionnellement, ou exceptionnellement, mais qui se considèrent orthodoxes, d'autres encore fréquentent l'Église surtout, voire uniquement, dans leur pays d'origine où le lien avec celle-ci est vivace pour la grande majorité de la population comme en Roumanie (plus de 80%), d'autres enfin sont baptisés, en France ou ailleurs, et ne fréquentent pas l'Église et ses offices ou très rarement. C'est pourquoi, en prenant l'acception du mot orthodoxe au sens le plus large, le chiffre de 500 000 est un ordre de grandeur pertinent.

Une intégration à la société française

Arrivée avec des personnes de nationalités étrangères, l'orthodoxie s'est acclimatée et intégrée peu à peu à la société française. Bien que discrète, sa présence s'est solidement établie et son rayonnement est incontestable, l'intérêt pour l'iconographie, le chant orthodoxe et plus généralement pour les différents aspects de sa tradition ainsi que pour sa pratique liturgique, en témoignent.

Elle est aussi présente dans les médias : pour la télévision, *Orthodoxie*, émission mensuelle sur France 2, existe depuis 1963, *L'orthodoxie, ici et maintenant*, émission mensuelle sur KTO a été lancée en 2012; à la radio, sur France-Culture, *Orthodoxie*, est diffusée depuis 1964, au rythme bimensuelle, sur Radio-Notre-Dame, *Lumière de l'orthodoxie*, propose son rendez-vous hebdomadaire depuis 2012, les radios locales du réseau RCF diffusent aussi des émissions orthodoxe ; sur l'Internet, depuis 2005, le site d'information sur l'actualité de l'orthodoxie en France et dans le monde, avec une mise à jour quotidienne, *Orthodoxie.com*, est le premier site orthodoxe francophone.

Aujourd'hui, les défis concernent la poursuite de l'enracinement local et de la coopération entre les différentes paroisses et diocèses, l'intensification du dialogue avec les autres confessions chrétiennes ainsi que les différentes traditions religieuses, mais aussi avec l'ensemble de la société. Une histoire déjà longue et riche donc, qui se poursuit et continue ainsi d'apporter, à la France, la voix particulière d'une tradition plurimillénaire.

[Christophe Levalois](#)